

Préface

Les livres paraissant dans la collection *Héritage* sont des rééditions de textes anciens, datant souvent du 19^e siècle, écrits par des auteurs connus.

En maintenant à disposition ces ouvrages qui ont été en bénédiction à plusieurs générations de croyants jusqu'ici, notre souhait est qu'ils aient le même effet sur nous aujourd'hui.

Ces pages sont rééditées en l'état, sans adaptation ou révision. Leur valeur spirituelle n'a pas faibli, et nous sommes convaincus que le lecteur intéressé ne se laissera pas arrêter par la forme, mais retiendra ce qui peut l'édifier.

EBLC

Toi et ta maison ou le chrétien chez lui

Il y a deux maisons qui occupent une place très éminente dans les pages inspirées: ce sont la maison de Dieu et la maison du serviteur de Dieu. Dieu attache une immense importance à sa maison; et cela, à juste titre, parce qu'elle est *sienne*. Sa vérité, son honneur, son caractère, sa gloire sont inclus dans le caractère de sa maison; aussi est-ce son désir que l'expression de ce qu'il est fasse partie d'une manière évidente de ce qui lui appartient.

Si Dieu a une maison, elle doit assurément être une maison où règne la piété; elle doit être une sainte maison, une maison spirituelle, pure et céleste. Elle doit avoir tous ces caractères, non seulement d'une manière abstraite et en principe, mais aussi en pratique. Sa position est telle que Dieu l'a faite; mais son caractère pratique est le résultat de la marche pratique de ceux qui en font partie ici-bas.

Beaucoup d'âmes peuvent être disposées à comprendre la vérité et l'importance des principes relatifs à la maison de Dieu, mais il y en a peu, comparativement, qui donnent une attention suffisante aux principes qui doivent gouverner la maison du serviteur de Dieu. Cependant, si quelqu'un posait cette question: «Quelle est la maison qui, après celle de Dieu, a le plus d'importance?» on lui répondrait indubitablement: «C'est la maison du serviteur de Dieu».

Rien n'étant plus puissant sur la conscience que la sainte autorité de la parole de Dieu, je désire citer quelques passages de l'Écriture qui tendent à montrer, avec force et clarté, quelles sont les pensées de Dieu à l'égard de ce que doit être la maison d'un de ses enfants.

Quand l'iniquité du monde antédiluvien eut atteint son plus haut degré et que la fin de toute chair fut venue devant le Dieu juste, qui allait faire monter les flots de son jugement sur toute cette scène de corruption, ces douces paroles se firent entendre à l'oreille de Noé: «Entre dans l'arche, toi et *toute ta maison*, car je t'ai vu juste devant moi en cette génération» (Gen. 7, 1).

On dira sans doute, et avec raison, que Noé était, en cela, un type de Christ – tête juste de toute la famille des sauvés – sauvés en vertu de leur union avec lui. Mais je vois, dans l'histoire de Noé, autre chose encore qu'un caractère typique; je vois, ici et dans d'autres passages analogues, un principe que,

dès le début de cet écrit, j'exprimerai explicitement; ce principe est celui-ci, que *la maison de chaque serviteur de Dieu est, en vertu de sa relation avec lui, placée dans une position de privilège et par conséquent de responsabilité*¹.

Ce principe a d'infinies conséquences pratiques: c'est ce que nous nous proposons de constater par la parole de Dieu. Si nous étions réduits à raisonner par analogie, le principe en question serait aisément établi; car quelle est la personne qui, connaissant le caractère et les voies de Dieu, pourrait croire que Dieu attache une immense importance à ce qui concerne sa propre maison et qu'il n'en attache aucune ou presque point, à celle de son serviteur? Cela ne ressemblerait pas à Dieu, qui est toujours semblable à lui-même, d'être indifférent à ce qui concerne un de ses enfants.

Mais nous ne sommes pas réduits à des déductions pour traiter cette question si sérieuse et si

¹ Le lecteur ne s'imaginera pas, je l'espère, que je veuille par ces paroles, nier ou affaiblir la nécessité de l'œuvre du Saint Esprit, pour la régénération des enfants de parents chrétiens. «Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu.» Cela est vrai de l'enfant d'un chrétien aussi bien que de tout autre. La grâce n'est pas héréditaire. Le résumé de ce que je voulais dire est que l'Écriture ne voit pas un homme séparément de sa maison; que le père chrétien peut compter sur Dieu pour ses enfants et qu'il est responsable de les élever pour Dieu: sans cela, comment expliquer Ephésiens 6, 4?

profondément pratique; le passage que nous avons cité n'est que le premier d'une série d'autres qui sont des preuves positives de ce que je désire faire comprendre. Dans Genèse 7, 1, nous trouvons les mots significatifs: «*Toi et ta maison*» inséparablement unis. Dieu n'y révèle pas à Noé un salut sans profit pour sa maison. Jamais il n'a pensé à une telle chose. La même arche, qui est ouverte pour lui, est aussi ouverte pour les siens. Pourquoi? Est-ce parce qu'ils étaient fidèles? – Non, mais parce que Noé l'était et qu'ils étaient unis à lui. Dieu lui donne, pour ainsi dire, un sauf-conduit qui doit servir pour lui et pour sa famille. Je le répète, ceci n'affaiblit en rien le caractère typique de Noé. Je vois en lui ce caractère; mais j'y vois aussi ce principe, que, quelles que soient les circonstances, on ne doit pas séparer un homme de sa maison. Le faire impliquerait tout d'un coup la plus violente confusion et la plus basse démoralisation. La maison de Dieu est placée dans une position de bénédiction et de responsabilité, parce qu'elle est unie à lui; et la maison du serviteur de Dieu est, par la même raison, dans une position de bénédiction et de responsabilité. Telle est notre thèse.

Le second passage que je citerai est relatif à la vie d'Abraham. «Et l'Eternel dit: Cacherai-je à Abraham ce que je vais faire...? Car je le connais, et je sais qu'il commandera à ses fils et à sa maison après lui de garder la voie de l'Eternel, pour prati-

quer ce qui est juste et droit, afin que l'Eternel fasse venir sur Abraham ce qu'il a dit à son égard» (Gen. 18, 17-19).

Ce n'est pas ici une question de salut, mais c'en est une de communion avec la pensée et les conseils de Dieu. Que le père chrétien remarque et pèse solennellement le fait que, lorsque Dieu cherchait un homme à qui il puisse dévoiler ses conseils secrets, il choisit celui qui commandait «à ses fils et à sa maison» de garder les voies du Seigneur.

Ceci ne peut manquer de faire une vive impression sur une conscience délicate; car s'il est une chose à l'égard de laquelle les chrétiens aient manqué plus qu'à d'autres, c'est bien le devoir de commander à leurs enfants et à leur maison de servir le Seigneur. Ils n'ont certainement pas eu Dieu devant les yeux à ce sujet; car, en regardant aux voies de Dieu relativement à sa maison, ils les auraient vues constamment signalées par la puissance sur le principe de la justice. Il a fermement établi et invariablement maintenu sa sainte autorité. N'importe l'aspect ou le caractère extérieur de la maison de Dieu, le principe essentiel de ses dispensations envers elle est immuable: «Tes témoignages sont très sûrs. La sainteté sied à ta maison, ô Eternel! *pour de longs jours*» (Ps. 93, 5). Le serviteur doit toujours prendre son maître comme modèle, et si Dieu gouverne sa maison avec une puissance exercée

en justice, ainsi dois-je gouverner la mienne; car si, en quelque détail, je diffère de Dieu dans ma conduite, j'ai évidemment tort en ce détail: c'est clair. Or, non seulement Dieu gouverne sa maison comme nous l'avons dit, mais encore il aime, il approuve et honore de sa confiance ceux qui l'imitent. Dans le passage cité, nous l'entendons dire: «Je ne puis cacher mes desseins à Abraham». Pourquoi cela? Simplement parce «qu'il commandera à ses fils et à sa maison de servir le Seigneur». Un homme qui sait commander cela à sa maison est digne de la confiance de Dieu. C'est là une étonnante vérité, dont le tranchant atteindra, j'espère, la conscience des parents chrétiens. Plusieurs d'entre nous, hélas! en méditant Genèse 18, 19, feront bien de se prosterner devant Celui qui a prononcé et fait écrire cette parole, et de s'écrier: «De ma part, quelle chute honteuse et humiliante!»

Pourquoi sommes-nous dans ce cas? Pourquoi avons-nous manqué à la solennelle responsabilité qui nous est échue relativement au gouvernement de notre maison? La seule réponse, à mon avis, que l'on puisse faire à cette question, c'est que nous n'avons pas su réaliser par la foi le privilège conféré à cette maison, en vertu de son association avec nous. Il est remarquable que nos deux premiers passages nous présentent, d'une manière fort exacte, les deux grandes divisions de notre sujet, savoir: le privilège et la responsabi-

lité. Dans le cas de Noé, la parole était: «Toi et ta maison», et cela relativement au salut. Dans le cas d'Abraham, c'était: «Toi et ta maison», relativement au gouvernement moral. Le rapport est, tout à la fois, remarquable et beau, et l'homme qui manque de foi pour s'approprier le privilège, manquera de puissance morale pour réaliser la responsabilité.

Dieu considère la maison d'un homme comme une partie de cet homme, et celui-ci ne peut, à aucun degré, soit en principe, soit en pratique, négliger cette relation, sans souffrir un sérieux dommage et sans nuire au témoignage.

Maintenant, la question, pour la conscience d'un père chrétien, est celle-ci: «Est-ce que je compte sur Dieu pour ma maison, et est-ce que je gouverne ma maison pour Dieu?» C'est là une question solennelle, en vérité; cependant, il est à craindre que très peu de chrétiens en sentent l'importance et la gravité.

Peut-être mon lecteur se sent-il disposé à demander d'autres preuves scripturaires quant à notre droit de compter sur Dieu pour nos maisons. Je continuerai donc à citer l'Écriture.

Voici une citation tirée de l'histoire de Jacob: «Et Dieu dit à Jacob: Lève-toi, monte à Béthel». Cette parole semble n'avoir été adressée qu'à Jacob personnellement; mais il n'en pensa pas ainsi, car jamais, même pour un moment, il n'eut l'idée de s'isoler lui-même de sa famille, ni quant

au privilège, ni quant à la responsabilité; aussi est-il immédiatement ajouté: «Et Jacob dit à *sa maison* et à tous ceux qui étaient avec lui: Otez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, et purifiez-vous, et changez vos vêtements; et *nous nous* lèverons, et *nous* monterons à Béthel» (Gen. 35, 1-3). Nous voyons, par là, qu'un appel fait à Jacob met toute la maison de celui-ci sous une responsabilité. Jacob était appelé à monter à la maison de Dieu, et la question qui se présente immédiatement à sa conscience, est: «Ma maison est-elle dans un état convenable, pour répondre à un tel appel?»

Nous arrivons maintenant aux premiers chapitres du livre de l'Exode, où nous trouvons qu'une des quatre objections du Pharaon à refuser de laisser sortir Israël, était spécialement relative aux petits enfants (Ex. 10, 8, 9): «Et on fit revenir Moïse et Aaron vers le Pharaon; et il leur dit: Allez, servez l'Eternel, votre Dieu. Qui sont ceux qui iront? Et Moïse dit: Nous irons avec nos jeunes gens et avec nos vieillards, nous irons avec nos fils et avec nos filles, avec notre menu bétail et avec notre gros bétail; car nous avons à célébrer une fête à l'Eternel.» La raison pour laquelle ils devaient prendre jeunes et vieux avec eux était qu'ils avaient une fête solennelle à célébrer à l'Eternel. La nature pourrait dire: «Oh! qu'est-ce que ces petites créatures peuvent comprendre à une telle fête? Ne craignez-vous pas d'en faire des formalistes?» La

réponse de Moïse est simple et décisive: Nous irons avec nos petits enfants, etc. (v. 9) *car* nous avons à célébrer une fête à l'Eternel.

Les parents israélites n'avaient pas l'idée qu'ils doivent chercher une chose pour eux-mêmes et une autre pour leurs enfants. Ils ne soupiraient pas après Canaan pour eux-mêmes et après l'Egypte pour leurs enfants. Comment auraient-ils pu se nourrir de la manne du désert ou du froment du pays de la promesse, tandis que leurs enfants se seraient nourris des poireaux, des oignons et des aulx de l'Egypte? Impossible. Ni Moïse ni Aaron n'auraient compris une telle manière d'agir. Ils sentaient qu'un appel de Dieu adressé à eux, était un appel adressé à leurs enfants, et, de plus, s'ils n'en avaient pas été pleinement convaincus, ils ne seraient pas plus tôt sortis d'Egypte par une route, que les enfants les y auraient attirés de nouveau par une autre. Que tel ait été le cas, Satan le savait bien, aussi mettait-il dans la bouche du Pharaon cette objection: «Il n'en sera pas ainsi; allez donc, *vous les hommes faits*, et servez l'Eternel». C'est là ce que plusieurs chrétiens professants font, ou plutôt essaient de faire de nos jours. Ils professent de sortir de l'Egypte pour servir le Seigneur, et ils y laissent leurs petits enfants. Ils professent avoir fait «le chemin de trois jours» au désert; en d'autres mots, ils professent avoir laissé le monde, être morts au monde, et ressuscités avec le Christ, comme possédant une vie céleste, et héritiers d'une

gloire céleste; mais ils laissent leurs enfants en arrière, entre les mains du Pharaon, ou plutôt de Satan. Ils ont renoncé au monde pour eux-mêmes, mais ils ne peuvent y renoncer pour leurs enfants. Le jour du Seigneur, ils revêtent la profession d'étrangers et voyageurs; ils chantent des hymnes, ils prononcent des prières, édifient, enseignent, paraissent être des personnes bien avancées dans la vie céleste et qui, par leur expérience réelle, touchent aux frontières de Canaan (en esprit, ils y sont déjà); mais, hélas! dès le lundi matin, chacun de leurs actes, chacune de leurs habitudes reprises, contredit leur profession de la veille. Leurs enfants sont élevés pour le monde. Le but, la direction et le genre d'éducation qu'on leur donne, le choix de leur carrière, tout cela est mondain, dans le sens le plus vrai et le plus strict de ce mot. Moïse et Aaron n'auraient pu admettre une telle manière de faire, pas plus qu'un cœur moralement droit et sincèrement intègre ne peut le comprendre.

Je ne dois avoir, pour mes enfants, nul autre principe, nul autre objet à poursuivre, nulle autre perspective, que ceux que j'ai pour moi-même; et je ne dois pas non plus leur permettre d'entretenir même l'idée d'en avoir d'autres. Si Christ et la gloire céleste sont suffisants pour moi, ils sont suffisants pour eux aussi; mais il faudrait que la preuve qu'ils sont réellement suffisants pour moi ne soit pas équivoque. Le caractère d'un père ou d'une mère chrétiens devrait être tel qu'il ne donne

pas lieu à l'ombre d'un doute, relativement à ce qui est l'objet réel ou le but positif de son âme. Que pensera mon enfant, si je lui dis que je désire ardemment qu'il soit rendu participant de Christ et du ciel, et qu'en même temps je l'élève pour le monde? Que croira-t-il? Qu'est-ce qui exercera la plus puissante influence sur son cœur et sur sa vie? Mes paroles, ou mes actes? Que la conscience réponde et que sa réponse soit droite et franche: qu'elle procède des plus intimes profondeurs de l'âme, qu'elle montre sans réplique que la question a été comprise dans ce qu'elle a de grave et de poignant. Je crois que le temps est venu, pour les chrétiens, de chercher à agir sur la conscience les uns des autres.

Il doit être évident, pour tout homme de prière qui observe avec soin l'état actuel du monde christianisé, que celui-ci est bien malade, que le ton en est misérablement bas, en un mot, qu'il doit y avoir en lui quelque chose de radicalement mauvais. Quant au témoignage relatif au Fils de Dieu, hélas! qu'on y pense peu! Le salut personnel semble former, pour quatre-vingt-dix-neuf chrétiens professants sur cent, le tout de ce qui les intéresse, comme si nous étions laissés ici-bas pour être sauvés, et non comme des sauvés pour glorifier Christ. Or je voudrais, avec affection et pourtant avec fidélité, demander à mes lecteurs si, en grande partie du moins, on ne pourrait pas attribuer la chute, quant au témoignage pratique pour Christ, à la